

Jacques NÉPOTE

**POUR UNE HISTOIRE MÈDIEVALE
DU MOYEN MEKONG, d'après Tatsuo HOSHINO**

L'objet du présent texte¹ est de rendre accessible la matière historique contenue dans le Mémoire – soutenu en 1976 – que Tatsuo HOSHINO² (désormais H.), a consacré à l'histoire de la moyenne vallée du Mékong³. Cette recension n'ambitionne ni l'originalité, ni de se prononcer sur la justesse du détail de la thèse, mais seulement de présenter l'importance d'un travail qui renouvelle l'approche du sujet. D'autant que la diffusion du Mémoire est demeurée confidentielle⁴ – et que ses fruits n'ont fait l'objet que

¹ Notre recension, rédigée sur l'année 1980 avait été publiée sous une forme dactylographiée. Nous avons profité de sa transcription informatique pour la toiler et enrichir son appareil critique.

² Orientaliste japonais, connu pour sa maîtrise de la langue lao, HOSHINO, Tatsuo, *Basic Lao*, 1973, Siam Communications Ltd., 141 p. ; en collaboration avec MARCUS RUSSEL, *Lao for Beginners : an Introduction to the Spoken and Written Language of Laos*, 1981, Charles E. Tuttle Co., 209 p. [Bibliothèque du Cédarasémi (Université de Nice) : ASE 14 512 LA]

³ HOSHINO, Tatsuo, *Pour une histoire médiévale du Moyen Mékong*, mémoire présenté pour le diplôme de l'EHESS, sous la direction de monsieur Georges CONDOMINAS, Paris, septembre 1976, dactylographiée 21/29,7 cm, IV-236 p. bibliographie, carte.

⁴ Sans entrer dans le problème de la consultation des travaux de recherche non publiés, on doit déplorer que l'accès aux Mémoires tienne du prodige. Il y a là un problème qui n'est pas mineur. Ou ces Mémoires sont considérés comme des exercices de style gratuits et quel est l'intérêt de les maintenir ? Ou ce sont des diplômes de recherche et ils méritent d'être archivés.

de la publication de deux résumés⁵ – et que son écriture est déroutante⁶. Toutes choses qui, étant donné l'étroitesse de nos études, rendent difficile de voir reconnu à ce travail la place qu'il mérite dans l'histoire de l'historiographie du Laos, et secondairement du Cambodge, même s'il est évident que bien des points d'application sont discutables.

On soulèvera donc seulement les questions de forme, puis on s'attachera aux conclusions qu'il est possible de dégager du Mémoire sous forme d'une synthèse de l'histoire de la moyenne vallée du Mékong du VI^e au XVI^e siècle.

I. LE PROJET SCIENTIFIQUE D'HOSHINO

La première difficulté d'accès au travail d'H. est le décalage entre l'objet explicite de sa recherche, sa problématique implicite, et le plan de l'exposé.

1. L'objet explicite de la recherche

Un projet non directement historique mais techniquement chronologique

En abordant le Mémoire, et suivant les indications du titre, on s'attendrait à trouver une recherche aux allures synthétiques destinée à combler le trou, territorial et chronologique, des connaissances en proposant une histoire

⁵ « Position de thèse » (p.249-251), *ASEMI. Bulletin du CEDRASEMI*, 1978, IX (1-2) ; et « Introduction à l'histoire événementielle du Lan Sang, de sa formation à la fin du 15^e siècle » (pp. 21-27), *Shiroku* 11, mars 1979, Université de Kagoshima. Dix ans après sa soutenance [soit une demi-douzaine d'années après notre recension], le Mémoire a été édité dans les collections du Cedrasémi, à Bangkok, en 1986, aux éditions Duang Kamol, sous forme d'un ouvrage in 8° de 283 p., malheureusement dans le même état de langue ; on regrettera qu'il ne se soit trouvé personne parmi ses collègues francophones pour relire son texte.

⁶ Le travail d'H. tient peu compte des règles des Humanités Classiques. Nous ne saurions le reprocher à l'auteur dont la rédaction française représente déjà un effort méritoire. Il nous paraît surtout victime du laxisme croissant des responsables de nos formations supérieures. Les problématiques, les plans raisonnés, etc., ne sont pas des brimades mais des nécessités en dehors desquelles il est hasardeux de conduire une démarche scientifique, ainsi qu'on l'enseignait également à l'EPHE. Voir DESROCHE, Henri, *Apprentissage en Sciences Sociales et Éducation permanente*. École Pratique des Hautes Etudes (VI^e section), Paris, 1971, 164 p. Les 200 pages (sans les notes) de la rédaction d'H. sont écrites de manière à peu près continue, sans virtuellement de paragraphes, sans coupure nette, sans titre de chapitre ou de sous-chapitre, hormis un découpage formel en huit chapitres dépourvus d'intitulé. Enfin, la rédaction ne suit pas les étapes logiques d'une exposition raisonnée des résultats d'une analyse, mais elle reflète le déroulement de l'élaboration de la recherche. À moins d'être familier avec le sujet traité, nous ne voyons pas qu'il soit possible de suivre le fil du discours de manière directe. D'où le caractère simplificateur et pédagogique de notre recension.

structurante – fût-elle provisoire – de ce cœur géopolitique de la péninsule indochinoise, la moyenne vallée du Mékong, lequel demeure, même dans le champ de la meilleure recherche, auréolé d'un durable parfum de mystère et d'opacité⁷.

Si l'on dispose en effet d'histoires – même un peu volatiles – d'une assez grande profondeur historique puisque certaines remontent aux époques protohistoriques, ou ponctuellement détaillées, pour les périphéries de la vallée du Mékong, la basse vallée du Mékong⁸ ou sa haute vallée⁹, l'histoire de la moyenne vallée proprement dite – c'est-à-dire le territoire de ce qui deviendra, avec la dilution de l'empire angkorien, le Laos historique – est virtuellement ignorée : elle n'est en règle générale pas abordée avant le XIV^e s.¹⁰, voire le XIX^e s.¹¹.

On espérerait donc une vision historique globale de cet ensemble géographique, décrivant en particulier les étapes de son évolution médiévale. Mais le projet d'H. semble ailleurs, et pour tout dire se situer bien en deçà, ainsi qu'il le revendique dans son *Introduction* (p. 1/11) où il expose, outre le sujet de sa recherche, les raisons qui l'ont conduit à l'entreprendre et les méthodes d'investigation retenues. Son objectif, en apparence, modeste et simple, est « d'établir une chronologie plus solide que les précédentes » et susceptible accessoirement « d'entraîner des réflexions diverses sur l'évolution historique du pays lao dans la vallée du Mékong » (p. 9).

Risques d'un tel exposé et les deux faces de sa justification

On mesure non seulement l'aridité de la démarche, à proportion de l'érudition qu'elle doit mettre en œuvre, mais la difficulté de l'exposition. En effet l'attention privilégiée aux données chronologiques tend à traiter et à mettre sur le même pied des facteurs qui relèvent, ou qui prennent leur sens, dans des perspectives historiques différentes : si telle restauration

⁷ DEYDIER, Henri, *Lokapala. Génies, totems et sorciers du Nord Laos*, Paris, Plon, 1954.

⁸ *Lato sensu* les États historiques du Fu-Nan et du Cambodge.

⁹ Voir par exemple PIRAZZOLI-T'SERSTEVENS, Michèle, *La civilisation du royaume de Dian à l'époque Han*. Paris, PEFEO XCIV, 1974, 319 p.

¹⁰ Voir CÆDÈS, George, « Laos », pp. 161-170, dans *Les Peuples de la péninsule indochinoise. Histoire – Civilisations*, Paris, Dunod (Sigma 2), 1962, 228 p.

¹¹ L'ouvrage, par ailleurs estimable, de CADY, John F., *Southeast Asia: its historical development*. New York, Mac Graw-Hill, 1964, XVII-657 p., ne prend en compte le Laos qu'avec la fin du XIX^e s. Du même, *Thailand, Burma, Laos & Cambodia*, New Jersey, Prentice Hall, 1966, VIII-152 p. (CR. WYATT, David K. *Asia Major* 14 –1, 1968, p. 101).

chronologique peut utilement servir à préciser un détail de la biographie d'un personnage et s'inscrire ainsi dans un cycle historique court, telle autre n'intéresse que dans une projection de temps long. En d'autres termes, le risque majeur de cette méthode est de parcelliser l'intérêt de la recherche, de la réduire à une juxtaposition de corrections chronologiques dont les liens ne sont pas toujours évidents. De plus, comme ce type d'analyse impose de fréquents retours en arrière pour reconstituer telle ou telle séquence chronologique, on tend à occulter l'enchaînement logique spécifique des faits et à rendre impossible toute compréhension d'ensemble.

En raison même de la richesse et du foisonnement des analyses, nous ne saurions affirmer qu'H. ait complètement échappé à ce danger, tout en sachant que c'eût été une gageure d'y parvenir ; mais H., qui n'a pas manqué d'être conscient de cet écueil, s'est attaché à le justifier de manière convaincante. Il rend compte du retour à l'étude primordiale de la chronologie par deux séries de raisons qui résument l'état de la question : celles, structurelles, tenant à la nature des sources historiques laotiennes, et celles, conjoncturelles, relatives aux modalités historiques de l'élaboration de la connaissance moderne de l'histoire du Laos.

De la nature des sources aux faiblesses de l'historiographie

H. insiste d'abord sur les lacunes et le manque de fiabilité historique des sources narratives¹², sur les problèmes que pose la transmission des manuscrits, la paléographie, la question du calendrier¹³, etc. Cette situation fait que l'historien se trouve « perdu dans un véritable dédale d'Annales aux dates incertaines » (p. 3)¹⁴, et qu'il doit donc s'astreindre en priorité à un travail de critique mutuelle des sources, travail qui n'a encore été qu'ébauché.

Des considérations de même nature peuvent également être avancées à

¹² On trouvera une présentation de ces sources dans VO THU TINH, « Étude historique du Laos », *Bulletin des Amis du Royaume Lao*, n° 1 et suivants.

¹³ Prince PHETSARATH, « Calendrier lao », *B.A.L.*, IV, 1940, pp. 107-140 (rééd. n°118 de *France-Asie*, 1956, pp. 787-814) ; NGUYEN THI DUC, « Connaissance des procédés qu'ont emprunté les Chinois, les Vietnamiens, les Cambodgiens et les Lao pour instituer leur calendrier », *Van-Hoa Tap-san* n°1, 1971, pp. 46-55 ; Thao BOUN SOUK, « Le calendrier lao », *BARL* 6, 1972, pp. 132-151 ; GAGNEUX, Pierre-Marie, « Note sur un aspect particulier de l'indianisation de l'Asie du Sud-Est, l'introduction du calendrier au Laos », *ASEMI* 8 (1) 1977, pp. 77-92. Dans ce *Péninsule*, DUPERTUIS, Sylvain, « Le calcul du calendrier laotien », pp. 17-80.

¹⁴ Confirmé *a contrario* par l'absence de mention du Laos dans REID, Anthony & MARR, David, *Perceptions of the Past in Southeast Asia*, Singapore, Heinemann, 1979, XVI-436 p.

propos des sources épigraphiques¹⁵, archéologiques, iconographiques, etc.

Mais plus encore, H. explique ensuite, qu'au-delà de ces difficultés documentaires, la difficulté réside dans l'état de l'historiographie du Laos qui est encore embryonnaire. Il rend compte de ce jugement en décrivant la constitution du savoir historique qui concerne ce pays, sachant que l'historiographie plus encore que l'histoire proprement dite du Laos, a été des plus tardive.

Étapes de l'historiographie relative au Laos et positionnement d'Hoshino

Il y distingue les quatre étapes suivantes¹⁶ :

- 1^o) Du point de vue l'historiographie, le Laos est resté une tache blanche jusqu'à l'arrivée des premiers Occidentaux au milieu du XVII^e s. Ceci n'a d'ailleurs pas changé grand-chose. Si bien que la première étape de l'historiographie régionale – fin XIX^e - début XX^e s. –, est celle où les précurseurs (essentiellement Pavie puis Finot) doivent se contenter de traiter au premier degré les matériaux recueillis de manière quelque peu anecdotique ; et, pour consciencieux qu'ils aient été, s'efforçant d'enregistrer des sources de diverses natures, leur travail n'a pu que demeurer fragmentaire.

- 2^o) Dans une seconde période (2^e quart du XX^e siècle), en même temps que le Laos retrouvait une certaine unité, les historiens se sont attachés, pour répondre aux besoins d'une nouvelle conscience politique moderne, mise en scène autour du concept de 'Nation', à composer une histoire nationale. Ne pouvant encore être fondée que sur la compilation des seules sources continues – les *Chroniques locales*¹⁷ – une telle histoire s'attachait plus à déterminer une chronologie relative des événements qu'à leur chronologie absolue, plus à une histoire dynastique qu'à une explication du fait lao dans son contexte géo-historique.

- 3^o) Ces compilations, à défaut d'apporter qualitativement un véritable enrichissement de la matière historique, offraient au moins un cadre pour une reprise systématique de l'inventaire des matériaux disponibles. Ce dernier

¹⁵ Pierre-Marie GAGNEUX, *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du royaume de Vientiane (XV^e-XIX^e s.)*, Thèse, Paris VII, 521 p.

¹⁶ MABBETT, Ian, *Early Thai History. A select bibliography* [Bibliographie de c. 700 titres]. Melbourne, Monash Univ. (Centre of SEA Studies. Working Papers n°11), [c. 1976], 80 p.

¹⁷ LE BOULANGER, Paul, *Histoire du Laos Français. Essai d'une Étude Chronologique des Principautés Laotiennes*, Paris, Plon, 1931, 381 p., (Réimpression 1969, Gregg International) a dressé à partir de ces « documents plus ou moins obscurs », une première chronologie.

était entrepris dans une troisième période, à savoir ces dernières années. C'est ainsi que l'on a commencé à éditer les *Annales*¹⁸, des corpus épigraphiques¹⁹, des recensements archéologiques, des monographies ethno-historiques, les cycles mythologiques²⁰, etc. ; en même temps que l'on resserrait l'attention sur des approches encore plus locales (principautés de Champassak, de Xieng Khouang, etc.) ; ou, au contraire, en l'ouvrant à un cadre régional.

- 4°) Une quatrième étape peut alors aujourd'hui prendre corps, consacrée à la confrontation des sources. Cette confrontation est d'autant plus fructueuse que des travaux similaires ayant été conduits dans les pays voisins, il devient possible de replacer les informations propres au Laos dans leur contexte régional, qui constitue un élément de réévaluation externe des chronologies, et de réarticuler les segments de corpus les uns par rapport aux autres.

C'est à un tel travail de recouplement d'une documentation tant laotienne que périphérique, au service de la chronologie, qu'H. a donc décidé de se consacrer. Son projet présente ainsi tous les aspects du meilleur classicisme, toutes les garanties d'un projet méthodologique solide, apparemment sans « imagination » mais ô combien précieux de par des implications qui dénotent – au-delà de la compétence technique de l'accès aux sources – de réelles qualités d'historien.

2. Problématique implicite

De la restauration technique de forme au repérage d'un problème de fond

En effet, si H. en était resté à la continuité mécanique de la reconstruction de l'écrit historique, nous n'aurions, certes, pas consacré tant d'effort à rendre compte de son Mémoire. Mais en réalité, derrière son projet chronologique, H. soulève implicitement une nouvelle problématique de l'histoire du cœur de la péninsule en général, et du Laos en particulier,

¹⁸ VIRAVONG (Maha) Sila, *Phongsavadan lao*, Vientiane 1957. Trad. *History of Laos*, 1958, qui n'est cependant pas autre chose qu'une réécriture (censurée) des Chroniques. Voir Michel LORRILLARD, *Les chroniques royales du Laos - Essai d'une chronologie des règnes des souverains lao: 1316-1887*, thèse de doctorat de l'EPHE, 1995.

¹⁹ GAGNEUX, Pierre-Marie, « Éléments d'épigraphie laotienne », 1970, *BARL* 1, pp. 36-44. ; *BARL* 2, pp. 68-74. ; *BARL* 3, pp. 68-72. ; 1972 4, *BARL* 7-8, pp. 77-81 ; *Contribution à la connaissance de la civilisation laotienne d'après l'épigraphie du Royaume de Vientiane (XV^e-XIX^e siècles)*, Thèse de 3^e cycle, Université de Paris VII, 1976, 521 p.

²⁰ ARCHAIMBAULT, Charles, « La naissance du monde selon les traditions lao », dans *Structures Religieuses Lao (Rites et Mythes)*, Vientiane, Vithagna, 1973, 289 p.

laquelle anime – et, en dernier recours, justifie – le mouvement de son exposé.

En substance, H. tend à déclarer deux choses :

- 1°) Que les « erreurs » de la chronologie, les divergences entre les sources ne s'expliquent pas seulement par des raisons « techniques », mais par l'intervention d'une volonté consciente de « travestir » ou de « reconstruire » l'histoire locale avec l'idée d'en conceptualiser celle du Laos.

- 2°) Mais que ce travestissement – autrement dit l'occultation des faits – n'est pas irréductible car les insuffisances mêmes des sources (en particulier au niveau de la chronologie) seraient, pour une part, des indices à rebours, révélateurs de l'importance de ce qui s'est en réalité passé.

Cette « falsification » de l'histoire potentielle du Laos ressort, à l'évidence, de la prise en considération de ces sources, empreintes d'une certaine sécheresse mais d'une grande valeur historique, qu'H. utilise pour retrouver la chronologie plus précise des faits laotiens : les sources en chinois classique, singulièrement les Annales dynastiques chinoises²¹.

Elles témoignent en effet de deux faits majeurs, mais paradoxaux :

- 1. D'abord, qu'« en amont » de l'histoire consciemment « lao », la moyenne vallée du Mékong est anciennement attestée comme un ensemble géopolitique cohérent et autonome – même s'il a été souvent fragmenté – antérieurement à l'action unificatrice de temps moyen de chefs locaux qui deviendront les rois du Lan Sang ; et partant que ce que l'on pourrait appeler la « légitimité historique » de la nation lao est ailleurs que dans la tradition attestée.

- 2. Puis, qu'au cœur même de l'histoire régionale, l'ensemble lao, et particulièrement la région de Luang Prabang qui en a été la référence, a durablement relevé d'un pôle extérieur : de l'orbite « chinoise », en particulier au temps des Yuan et des Ming où le royaume était, diplomatiquement parlant, d'abord un Commissariat chinois ; et partant qu'une part de la « légitimité politique » lao est d'une autre nature que celle communément admise par l'historiographie classique assumée par la première recherche historique européenne.

²¹ On est ainsi dans une perspective symétriquement inversée : les perspectives 'laotiennes' et 'cambodgiennes' (delta du Mékong, du *Fou-Nan*) étant globalement à l'opposé de la situation de ces provinces historiquement chinoises qui s'en détacheront tardivement pour donner les principautés tonkinoises (et à plusieurs siècles d'écart, le Viêt-Nam historique).

Cela revient déjà à dire que si l'on veut s'interroger sur l'histoire ancienne du Laos, les « faits » rapportés par les Chroniques Laos, sont, au moins jusqu'au XVI^e siècle, pour le moins, à reconsidérer ; partant, que du point de vue de la stratégie de la recherche historique, la véritable question est de retrouver, parallèlement à la restauration de la chronologie, le pourquoi et la nature de la réinterprétation des faits par les annalistes laotiens. C'est ce à quoi H. va se consacrer.

Intérêt et limites d'un décryptage anthropologique

H. commence par circonscrire le champ de la quête de la « falsification » en rappelant que tout processus narratif, tout genre littéraire, possède ses propres règles de composition et d'écriture et qu'il est d'entrée nécessaire de prendre en compte au moins trois types de facteurs :

- 1°) La narration historique connaît des interférences avec d'autres sources littéraires ou historiques qui la contaminent jusqu'à donner – à tort – le sentiment que toute matière proprement historique en a disparu²².

- 2°) Les faits historiques sont toujours médiatisés par des structures collectives idéologiques et mythiques, qui les refaçonnent de manière à ce qu'ils revalident, au second degré, ces structures primordiales.

- 3°) Et plus encore, tout récit politique relatif à des individus met en œuvres des modèles religieux et des universaux du pouvoir, de telle sorte que les personnalités réputées fondatrices sont immédiatement assimilées à des cycles légendaires, à des prototypes héroïques²³, et deviennent *a contrario* des acteurs de l'avenir, à savoir les supports de référence de la suite des événements historiques²⁴.

Si ce type de codification culturelle de l'information historique relève d'abord d'une analyse anthropologique, et apprend beaucoup sur l'histoire des mentalités, elle n'est cependant pas immédiatement rentable dans la perspective d'une histoire politique et événementielle. Cette dernière implique d'avoir recours à un autre type de décryptage, au second degré et par l'histoire elle-même.

Analyse historique et identification de la falsification du Nithan Khun Borom

L'analyse historique permet, en effet, par comparaison de la date et de la qualité des versions des sources dont on dispose pour connaître l'histoire du Lan Sang, d'émettre au moins une hypothèse quant à l'origine de la

²² Voir une problématique parallèle en contexte cambodgien et siamois, VICKERY, Michael Theodore, *Cambodia after Angkor, The Chronical Evidence for the fourteenth to sixteenth centuries*, Ph.D. Yale University, December 1977, 2 volumes, pp. 550 et 203.

²³ Pour rester en Asie du Sud-Est ont évoquera l'influence des Jataka, du cycle d'Alexandre.

²⁴ L'Occident a connu un phénomène du même ordre avec les personnages de César, de Charlemagne, etc.

falsification²⁵ : elle serait à rapporter à ce qui peut être présenté aujourd'hui comme la principale source narrative qui explique les origines et la fondation du royaume : la Légende de Khun Borom (le *Nithan Khun Borom*). À ceci près que cette source, loin d'être la plus ancienne comme on a pu le penser, serait, au contraire relativement récente puisqu'elle aurait été composée, à des fins politiques et légitimantes²⁶, par le roi Visun (pp. 85 *sq.*), souverain du début du XVI^e²⁷.

À défaut de bien connaître le détail du contexte de la politique du Visun et de pouvoir ainsi circonscrire la nature exacte de la marque qu'il a imposée à l'histoire du Laos (c'est-à-dire à défaut de pouvoir se livrer à une critique interne fine du *Nithan Khun Borom*), il faut commencer par restaurer la trame des faits rapportés par cette source, en eux-mêmes et dans leurs contextes. Pour ce faire, il convient pour l'historien de restaurer une chronologie solide, de retrouver les véritables données historiques en les réinscrivant dans leur contexte géopolitique, dont les relations privilégiées de la moyenne vallée du Mékong avec le monde chinois.

H. s'est ainsi attaché à collecter les matériaux d'une histoire de la moyenne vallée du Mékong en allant rechercher, au-delà des sources locales, les sources censées présenter le plus grand crédit historique, celles en chinois classique, des origines du Laos jusqu'au règne de Visun ; démarche qui n'exclut pas, évidemment, une confrontation avec les sources parallèles pouvant exister dans les pays voisins.

La réanalyse corrélative des faits

Mais la thèse ne s'est pas limitée à cette réanalyse de la perspective des *sources* — qui est déjà un apport considérable — ni au changement d'orientation géopolitique du Lan Sang que cela implique. Cette réanalyse des sources a conduit à une réévaluation des *faits* aboutissant à prendre le contre-pied de la thèse traditionnelle, et d'une vision historique dominée par des chercheurs de formation indianiste.

²⁵ Cette interrogation sur la « falsification » (p. 227) du *Nithan* vient d'être redéveloppée par LORRILLARD, Michel, « Quelques données relatives à l'historiographie lao », *BEFEO* 86, 1999, pp. 219-232, qui se trouve faire implicitement référence à Hoshino (1976) à travers la thèse d'Amphay Doré (1987) qui s'est largement inspiré d'Hoshino.

²⁶ SMITH, Bardwell L. (éd.), *Religion and legitimation of power in Thailand, Laos and Burma*. Chambersburg (PA), Anima books (South and Southeast Asia Studies), 1978, 231 p.

²⁷ 1507-1520 selon l'historiographie traditionnelle.

La thèse traditionnelle tendait à percevoir l'histoire de la moyenne vallée du Mékong (et d'une manière plus générale, celle de la péninsule « indochinoise »...) comme celle de sa « civilisation » progressive par ses « colonisateurs » successifs réputés dépositaires d'un niveau culturel de plus en plus élevé. Ce mouvement se serait traduit par le refoulement des « proto-indochinois » dits « sauvages » par des poussées successives d'ethnies de plus en plus « civilisées ».

H. refuse implicitement cette thèse et il analyse, à l'inverse, l'histoire de la moyenne vallée comme un processus dynamique alternatif : de « digestion » d'influences alternées qui se sont exercées sur la région, et de « diffusion » de créations culturelles locales. Son interprétation repose sur le fait que, dès l'époque protohistorique, se révèlent les bases d'organisations sociopolitiques déjà constituées. Dans le cas précis de sa thèse, il centre sa lecture de l'histoire de la moyenne vallée sur l'une de ces phases d'intégration : les deux siècles où la moyenne vallée a relevé plus ou moins directement de la sphère impériale chinoise, et sous le couvert de laquelle une nouvelle strate thaïe est venue s'ajouter aux strates précédentes, sans réellement modifier un équilibre inscrit dans le temps long de l'histoire. Pour résumer sa démarche scientifique, on peut donc la présenter comme un déboîtement en cascade de problèmes méthodologiques :

- 1°) la reprise des données chronologiques
- 2°) conduisant à une reprise des sources,
- 3°) conduisant elle-même à une réorientation des faits,
- 4°) conduisant en bout de chaîne à une nouvelle perspective historique.

Cette progressivité de l'analyse a été assumée dans le Mémoire dont l'écriture est un compromis entre ces 4 niveaux d'analyse : sur la base d'un cadre dont nous allons présenter l'architecture, la pensée parcourt d'une manière circulaire, en permanence, ces niveaux. Autrement dit, chaque temps du Mémoire, derrière la simplicité formelle des enchaînements, pose l'ensemble des problèmes dans leur complexité.

3. Plan du Mémoire

La logique globale de la démarche

H. articule son analyse en trois grands temps ordonnés de manière chronologique autour du règne de Fa Ngum (XIV^e s.)²⁸, puisque, selon H., le

²⁸ 1316-1374 selon l'historiographie habituelle ?

récit du règne de Fa Ngum est le mythe, historiquement fondateur, modelé par Visun pour y réordonner les éléments constitutifs de l'État lao, que ces éléments se rapportent à des faits antérieurs ou postérieurs au règne proprement historique de Fa Ngum. Ainsi, pour retrouver, au-delà du mythe, les événements historiques dont le rétablissement de la chronologie est l'objet de son *Mémoire*, H. développe l'architecture suivante :

- 1. D'abord, dans deux chapitres préliminaires, il plante le décor, c'est-à-dire qu'il montre comment, dans une structure socio-historique préexistante de la moyenne vallée du Mékong, les Thais se sont présentés à la faveur de la poussée « chinoise ».

- 2. Puis, dans trois chapitres qui constituent le cœur de son travail. H. décortique toutes les sources, toutes les informations, toutes les hypothèses que l'on peut formuler quant au règne de Fa Ngum, 'fondateur' de ce qui deviendra le Lan Xang.

- 3. Enfin, dans un dernier chapitre, H. décrit le siècle et demi du passage du règne du 'fondateur putatif', Fa Ngum (seconde moitié du XIV^e s.), à celui qui est le 'fondateur réel', Visun (début du XVI^e s.).

Plan analytique des huit chapitres du Mémoire

D'une manière plus précise, le contenu de chaque chapitre est le suivant :

- Dans son premier chapitre (pp. 12/41), H. s'attache donc à démontrer l'existence d'une entité géopolitique plus ou moins stable, constituée dès l'aube de l'histoire²⁹ sur la moyenne vallée du Mékong. Parallèlement, il s'efforce de rendre compte de la raison pour laquelle cette entité est historiquement si mal connue.

Située aux marges de l'influence culturelle « indienne » et de l'influence politique « chinoise », prise entre les pressions rivales des pouvoirs installés dans les deltas du Tonkin ou de Mékong, ou dans les montagnes du Yunnan, la région aurait subi invasions multiples et éclipses régulières de son autonomie. Ceci expliquerait à la fois la fragmentation des informations la concernant et la difficulté de se constituer localement en une tradition politique laissant sa marque dans l'histoire. Malgré ces handicaps, H. tente alors, avec une précision croissante, de retracer l'histoire de la région jusqu'à la veille de l'expansion angkoriennne.

²⁹ On possède des sources indirectes, chinoises, relatives à la période correspondant à la dynastie des Han.

- Dans son deuxième chapitre (pp. 42/71), après avoir brièvement évoqué l'impact de l'expansion angkoriennne au sein de la péninsule, H. déporte apparemment le centre d'intérêt de son analyse vers l'extérieur de la péninsule : il envisage la double question de l'expansion thaïe et de la conquête mongole, mettant l'accent sur les modalités des rapports entre les Thais et les conquérants mongols. Il aboutit à la conclusion d'une forte « mongolisation » des groupes dirigeants thaïs.

- Fort de cette clef, dans son troisième chapitre (pp. 72/84), H. dresse l'inventaire des sources historiques contemporaines permettant de fixer le personnage de Fa Ngum dans son cadre ; il peut ainsi poser l'hypothèse d'un Fa Ngum « fonctionnaire mongol ». Et comme en parallèle, il décèle l'existence d'une bouddhisiation de langue pâlie antérieure au règne de Fa Ngum, il peut alors, avec certitude, s'inscrire en faux contre les affirmations de la tradition narrative du Lan Sang et envisager la reconstruction de l'histoire.

- Le quatrième chapitre (pp. 85/140) inventorie les divers éléments de la biographie de Fa Ngum telle qu'elle ressort des différentes sources narratives laotiennes. Cette présentation, extrêmement aride, lui permet d'arriver à plusieurs conclusions : d'abord l'incohérence manifeste de ces sources ; ensuite l'impossibilité de rapporter les données à des faits réels à moins de supposer que, sous le cycle de Fa Ngum, sont racontés des événements qui se sont déroulés au moins de la fin du XIII^e siècle au début du XV^e siècle.

- Ayant ainsi confronté les documents contemporains et la tradition historique, H. formule avec le cinquième chapitre (pp. 141/167) les hypothèses susceptibles d'éclairer le problème de la biographie de Fa Ngum : de nouvelles précisions chronologiques concernant les dates de naissance de Fa Ngum et de son fils ; le conflit entre diverses écoles bouddhiques en moyenne vallée, dont une école influencée par le bouddhisme tantrique du Nord et à laquelle Fa Ngum, pour des raisons politiques, aurait fini par donner la préférence. Il aborde enfin – mais de manière allusive – l'hypothèse d'une « conquête » mongole de l'ensemble de la vallée du Mékong, cette hypothèse permettant de rendre compte du séjour de Fa Ngum à Angkor, de son accession au pouvoir, et enfin de son exil à la fin de sa vie.

- Dans un sixième chapitre (pp. 168/218) H. poursuit rapidement l'histoire du Laos de la mort de Fa Ngum au règne de Visun, selon la chronologie des règnes.

- Ces indications sont croisées dans un septième chapitre (pp. 219/222) avec des données de versions de la Chronique rédigée tardivement. Il s'agit en réalité d'une continuation du sixième chapitre.

- Illustrant à la fois les difficultés, mais également les richesses, de la voie suivie un dernier chapitre de 5 p. (pp. 223/227) ajoute quelques précisions découvertes *in extremis* sur les campagnes mongoles en moyenne vallée et sur la fin du règne de Fa Ngum. Cet ultime chapitre constitue en fait un appendice au chapitre cinquième.

Limites et acquis autorisant à aller plus loin

Pour achever de présenter la démarche de l'auteur, on soulignera que l'appareil bibliographique relatif aux sources est impressionnant, puisqu'il est fait référence non seulement à des sources lao, mais également à des sources chinoises, yunnanaises, vietnamiennes, siamoises, etc. On appréciera l'effort que représente la composition d'une grande carte historique (30/40 cm) de la région, où sont reportés les toponymes auxquels il est fait allusion³⁰.

Il reste que, sans doute conscient du caractère encore précaire de certaines de ses hypothèses, et ne s'estimant peut-être pas encore le droit de trancher entre des données tronquées et d'apparence souvent contradictoires, H. n'a pas borné sa recherche par une conclusion. La diversité des questions abordées, la complexité du matériel traité ne favorisent pas, il est vrai, la structure de la démarche en quelques points articulés d'une manière ou d'une autre les uns par rapport aux autres.

II. L'HISTOIRE SUGGÉRÉE

Qu'H. permette maintenant à l'auteur de la recension, qui ne se trouve pas tributaire des mêmes responsabilités et qui n'a pas la lourde tâche de justifier (autrement que par la référence au *Mémoire*) ses propositions, de dresser un bilan provisoire de cette recherche ; et qu'il le pardonne, d'avance, de réduire la richesse de sa thèse à une vision synthétique ; elle s'efforcera de présenter son histoire de la moyenne vallée du Mékong selon une logique pédagogique de vulgarisation scientifique, préférant aux pièges de la chronologie la

³⁰ En revanche il n'existe pas d'index, de tableaux généalogiques, de glossaires, d'équivalences entre les graphies des mots utilisés, en particulier pour les toponymes.

confortable souplesse ambiguë d'une perspective de temps long soutenue par des commentaires complémentaires en note.

Quand on aborde la question de l'histoire du Laos, il convient d'abord d'enregistrer que les lacunes de la documentation sont telles que l'on ne sait à peu près rien de la moyenne vallée du Mékong (à la différence de ce qui se passe pour le reste de l'Indochine orientale) jusqu'au milieu du premier millénaire de notre ère³¹. À tel point que, jusqu'à ces dernières années, les exposés concernant l'histoire du Laos ne jugeaient pas nécessaire de remonter avant le XIV^e siècle. Toutefois, il semble acquis que l'on soit en mesure de reconstituer une trame historique lâche depuis la protohistoire.

1. Les premiers temps

On peut d'abord postuler l'existence d'organisations sociopolitiques cohérentes dans la moyenne vallée du Mékong à des dates relativement anciennes. En effet, ainsi qu'en témoignent, entre autres, les résultats des fouilles de Ban Chieng, la région de Vieng Chan abritait, dès l'époque protohistorique, une culture à l'importance et au niveau de développement significatifs.

Ce pourrait être cette région que les sources chinoises identifieraient sous le nom de *Tang Ming* dans la première moitié du III^e siècle de notre ère, quand un premier contact politique entre la Chine et la moyenne vallée du Mékong interviendrait à cette date. Il serait le fruit de l'éclatement de l'unité impériale chinoise après la disparition de la dynastie des Han, car cet éclatement ayant conduit à l'émergence de trois royaumes – dont le royaume de Wu –, l'une des premières tâches de ces nouvelles entités aurait été de prendre la mesure de leur environnement géopolitique, tout particulièrement à leur horizon méridional.

C'est ainsi que les envoyés du gouverneur du Tonkin (la dépendance la plus méridionale du royaume de Wu) prennent contact, en même temps qu'avec leur voisin le plus immédiat, le Linyi (côtes orientales de la Péninsule), avec les puissances régionales proches : d'une part le Founan (delta du Mékong logiquement atteint par voie maritime), et d'autre part le Tang Ming ; comme on peut logiquement supposer que les envoyés du Wu auraient probablement atteint le Tang Ming par l'autre voie de communication possible, la voie

³¹ Pour une vision générale, voir LÉVY, Paul, *Histoire du Laos*, Paris, PUF (Que sais-je ? n° 1549), 1974. On le complètera par l'ouvrage récent de Martin STUART-FOX, *The Lao Kingdom of Lan Xang: Rise and Decline*, Bangkok, White Lotus, 1998.

continentale via la Cordillère annamitique.

On peut donc situer le Tang Ming dans la moyenne vallée du Mékong.

2. Le temps des royaumes mônisés

La situation politique de la Chine du Sud est cependant à ce point confuse, qu'elle interdirait toute continuité officielle de ces relations à travers la Cordillère annamitique (à supposer qu'elles aient déjà existé) avant la fin du VI^e siècle. La région n'entre à proprement parler dans l'histoire, c'est-à-dire ne commence à ressortir du domaine des plus anciennes sources écrites existantes (les sources chinoises), que quand, après quatre siècles de fragmentation, l'unité chinoise est restaurée en 589 par les Sui. Non seulement cela confère une vigueur nouvelle aux échanges chinois avec les États indianisés en plein développement, mais cela donne une nouvelle dimension à ces échanges : ils s'inscrivent désormais dans le cadre d'une vaste politique impériale de recensement et d'intégration – fut-ce de manière lointaine et indirecte – des « peuples étrangers » à l'orbite chinoise. Cette « découverte » du Sud est pour l'administration impériale chinoise un souci d'autant plus aigu que les Sui – puis les Tang – sont originaires du Nord de la Chine et que pour eux, le monde des Mers du Sud représente un monde étranger à leurs habitudes diplomatiques et culturelles.

Le Java (de Terre) et le « rayonnement » chinois des VII^e & VIII^e siècles

C'est dans ce contexte qu'apparaissent dans les sources chinoises à l'occasion de rapports de voyages, d'échanges d'ambassades, etc. une série de vocables qui se rapportent à la moyenne vallée du Mékong : termes géographiques, noms de royaumes ou de principautés, de capitales ou de lieux symboliques, etc. sans qu'il soit toujours possible de les déterminer avec précision. Parmi ceux-ci, deux sont mentionnés avec régularité ; ils désignent tantôt un ensemble sociopolitique, tantôt la région du point de vue géographique ; tantôt ils sont utilisés de manière concurrente ou inclusive, tantôt ils connaissent un destin divergent :

– Le premier, *Zhenla*, semble d'origine chinoise. Il tend à désigner l'ensemble géopolitique qui contrôle la moyenne vallée du Mékong, avant de se diviser, par suite de son expansion, en un Zhenla « de Terre » correspondant à la moyenne vallée proprement dite et un Zhenla « d'Eau » correspondant à la basse vallée.

– Le second, *Java*, d'origine indienne, semble désigner primitivement un lieu plus précis dans le Zhenla avant de recouvrir l'ensemble de la moyenne

vallée, puis que son usage soit progressivement restreint à la partie supérieure de la moyenne vallée : l'actuelle région de Luang Prabang³².

Quand elles citent ces vocables, les sources chinoises les accompagnent généralement de quelques paragraphes historiques ou ethnographiques. On peut croiser ces informations avec les matériaux indigènes lorsque cela est possible de manière à se faire une idée de la région.

Premières sources explicites : les Annales des Sui puis des Tang

Dans les annales de la dynastie chinoise des Sui, qui est la première source dont on dispose³³, la moyenne vallée du Mékong apparaît comme le cœur d'un puissant royaume, autrefois simple principauté vassale du Funan, mais devenu la puissance majeure de la vallée. Son emplacement exact et surtout celui de sa capitale demeurent difficiles à préciser. Remarquons seulement que les sources vietnamiennes, quand elles rapportent des faits relatifs à cette époque, commencent à faire état de l'existence d'entités sociopolitiques situées à l'Est du Tonkin, sans autre précision. Ces entités sont affublées d'un terme générique, emprunté à l'historiographie chinoise et formellement étendu : celui d'Ai Lao.

Ensuite, avec les Tang, originaires des confins septentrionaux et continentaux de la Chine, qui succèdent aux Sui en 618, l'ouverture diplomatique se concrétise par l'établissement de liens de tributaires avec les

³² Ce toponyme de *Java* semble être un de ces toponymes (comme *jambudvīpa*) attribué à plusieurs régions du monde indianisé. Dans le cas de Java, il aurait pu être appliqué à toute marche de la diffusion de l'indianisation. Un tel toponyme s'est ainsi conservé en langue khmère où le terme *jvéa* désigne toujours certaines populations étrangères, plus ou moins islamisées et d'origine nousantariennes, que les Occidentaux considèrent faussement comme des « Javanais ». Dans cet ordre d'idée, la moitié occidentale de l'Archipel nousantarien a d'abord été conçu dans son ensemble comme un « Java » – divisé dans la cartographie occidentale en divers « *Java Major* » et « *Java Minor* » – le terme se spécifiant progressivement pour ne plus désigner qu'une portion de l'île de Java proprement dite. De la même façon, la moyenne vallée du Mékong aurait été un « Java », une autre marge de la poussée indienne venue des côtes méridionales ou de l'Ouest, le terme se spécifiant ici également jusqu'à ne plus désigner que la partie la plus éloignée de la moyenne vallée : la région de Luang Prabang. On retrouve un phénomène comparable avec le toponyme de *waq-waq* dans les sources arabes qui semble désigner les îles qui bornent le monde connu des navigateurs arabes ; ou avec celui d'Indes dans notre propre tradition occidentale qui englobe toutes les terres n'ayant pas été atteintes, à un moment donné ou à un autre, par la civilisation gréco-romaine.

³³ Nouvelle édition de la section des Annales des Sui consacrée au Zhenla par ISHIZAWA, Yoshiaki, « Étude critique sur le *Zhenla zhuan* du *Sui Shu*, avec commentaire et traduction française », *Historical Science Reports*, Kogashima University, 29 juillet 1980, pp. 1-11.

principautés de la partie supérieure de la moyenne vallée et qui se trouvent en contact quasiment direct avec l'Empire. Celle du Nord commence par soutenir une révolte antichinoise au Tonkin (722), mais doit réintégrer rapidement la tutelle chinoise. Ce pays, enjeu alterné de ceux qui tiennent la basse vallée du Mékong (les Khmers) et de ceux qui tiennent le delta du Tonkin (les Chinois), correspondrait à la région désignée au sens large sous le nom de Java. Des témoignages archéologiques, iconographiques, linguistiques, etc. laissent à penser qu'il s'agirait d'un ensemble môn³⁴ ou mônisé, influencé par le Dvaravati et centré sur la région de Muang Fa Daet.

La mise en place du relais du Yunnan (VIII^e siècle)

Pour un temps, le rayonnement chinois par l'intérieur de la Péninsule est suspendu. En effet, à partir du milieu du VII^e siècle, un royaume centré sur la région de Sambor-Preikuk prend le contrôle des principautés septentrionales de la moyenne vallée tributaires des Tang ; et tout en préservant ses relations diplomatiques par voie maritime avec l'empire chinois, il s'assure de l'ensemble de la moyenne et de la basse vallée du Mékong.

Mais cette unité de la vallée du Mékong échappant à l'influence directe de l'Empire chinois ne dure pas. L'ensemble se divise, dès le début du VIII^e siècle, en un Zhenla d'Eau et un Zhenla de Terre.

Le succès même des Tang, tant par l'essor économique qu'il favorise en Asie du Sud-Est le long des routes commerciales, que par l'émulation politique qu'il suscite, entraîne néanmoins la création d'entités politiques concurrentes, que ce soit en Asie continentale, ou dans les Mers du Sud. C'est ainsi qu'à la périphérie de l'Empire, les Tang se heurtent bientôt à la résistance de forces régionales dont ils ont, malgré eux, favorisé le développement vivifié par des apports extérieurs non-chinois qui offrent une alternative au modèle chinois. C'est en particulier le cas dans ce bastion barbare du Yunnan, à la jonction des voies continentales de la Péninsule à la Chine. Un ancien tributaire y développe un État favorable au bouddhisme tantrique, au confluent des influences chinoises et indiennes acclimatées en péninsule. Malgré un effort de l'Empire pour contrôler son développement en consolidant ses frontières méridionales³⁵, l'agitation gagne et se concrétise

34 Sur la part des Mçons au Laos, GAGNEUX, P.-M., « La culture lao et ses origines : des faits nouveaux », *ASEMI* IX, 1-2, 1978, pp. 179-189.

35 Les Chinois s'efforcent d'imposer une organisation aux Thaïs des confins sud-est du Yunnan, sous forme de commanderies chinoises. Il faut peut-être y voir l'origine du mythe de

par l'instauration d'un empire rival : celui du Nanzhao.

Pendant la seconde moitié du VIII^e siècle, les Tang, aidés de fidèles tributaires de la moyenne vallée du Mékong, s'efforcent de contenir la pression yunnanaise ; mais l'Empire chinois qui s'affaiblit doit mesurer maintenant ses ambitions. Il se cantonne à la défense du territoire proprement chinois et abandonne ses tributaires de la moyenne vallée du Mékong.

Partage, libération (IX^e siècle) et émergence des Angkoriens

Le IX^e siècle voit ainsi la substitution progressive du Nanzhao à la Chine, comme puissance régionale exerçant sa tutelle sur les royaumes de l'intérieur de la péninsule. En termes régionaux, et par-delà la rivalité Chine/Nanzhao, on remarquera que cela signifie que, désormais, l'influence venue du delta du Tonkin (chinois) est relayée par celle de la haute vallée du Mékong (yunnanaise)³⁶.

Ce partage de la vallée du Mékong entre deux tutelles éloignées et aux manifestations anarchiques, favorise une vie précaire et effervescente des petites principautés entre lesquelles se fractionne la vallée du Mékong. Mais, malgré les raids désordonnés des troupes du Nan-zhao à travers la péninsule, la moyenne vallée du Mékong, probablement tributaire du Nanzhao, mais à l'abri de l'emprise de l'Archipel, apparaît durablement comme une sorte de zone refuge.

On peut également supposer que, de par sa situation privilégiée, la moyenne vallée ait eu un rôle particulier dans la synthèse et la redistribution des éléments dont le Nanzhao a assuré le brassage, notamment l'influence des sectes tantriques que l'on retrouve à l'origine de la civilisation angkorienne. En effet, c'est dans ce contexte qu'un prince khmer venu de Java – c'est-à-dire de la moyenne vallée du Mékong où il s'était réfugié en ces temps troublés –, le futur Jayavarman II, se taille une principauté au Sud des Dangraek, marquant sa volonté de se libérer de la sujétion du Maharaja javanais, autrement dit du souverain du Nanzhao contrôlant la moyenne vallée du Mékong.

Khun Borom, premier chef thaï portant un titre chinois et Fils du Ciel. A. DORÉ rapporte que (c. 1970) le Roi du Laos évoquait une tradition comme quoi ses ancêtres étaient issus d'un « général chinois » assimilé à la personnalité de Khun Borom. Ajoutons que les circonstances qui ont présidé à la fondation du Lan Sang n'ont pu que favoriser l'écho d'une telle tradition.

³⁶ Une situation symétrique se développe dans l'Archipel, entraînant la constitution de « l'empire » de Srivijaya, puis de celui des Sailendra de Java dont l'influence redoutée se fait sentir sur la partie méridionale de la Péninsule orientale.

L'épanouissement du X^e siècle : l'indépendance de la moyenne vallée

Les tensions que suscitaient l'édification impériale des Tang et les réactions induites conduisent à la dislocation de la Chine. La dizaine d'ensembles provinciaux (dont celui centré sur le Tonkin) qui compose la Chine s'érige en autant de « royaumes » accompagnant la disparition des Tang (907). Les mêmes forces qui minent la Chine affaiblissent également l'empire yunnanais qui connaît une histoire dynastique troublée et mal connue. Elle lui interdit en tout cas désormais toute intervention efficace en Péninsule. L'Archipel, atteint symétriquement par le déclin des Tang, n'est plus, lui non plus, en mesure d'exercer la moindre tutelle sur l'Indochine orientale méridionale. La Péninsule se trouve ainsi libérée des influences politiques périphériques qui s'étaient exercées sur elle au siècle précédent.

Le déclin politique qui frappe le monde chinois tarit l'intérêt des annalistes chinois pour la Péninsule, en même temps que la possibilité d'en recueillir des informations. En raison du silence des sources chinoises qui fournissaient jusqu'alors l'essentiel des témoignages proprement historiques sur la moyenne vallée du Mékong, il est encore à peu près impossible d'avoir une idée précise de la situation. À défaut, et de manière de plus en plus hypothétique à mesure que l'on remonte vers le Nord de la vallée, on peut ainsi décrire, à l'aide des documents épigraphiques et archéologiques, la géographie politique de l'ensemble de la vallée.

Les diverses « nations » qui se partagent la vallée du Mékong restaurent leur autonomie ou assoient les moyens de leur puissance future. En basse vallée, les Khmers achèvent la réunification du pays et aménagent méthodiquement les bases de leur expansion prochaine. La jonction entre la basse et la moyenne vallée se partage entre les Chams, dont l'influence semble s'exercer sur la vallée même, et les Khmers, qui débordent sur la partie méridionale du plateau de Korat. La moyenne vallée proprement dite continue à abriter des principautés mônes ou mônisées aux caractéristiques originales. Résultat d'une expansion territoriale, d'un décentrement volontaire ou provoqué, le toponyme Java, qui s'appliquait autrefois à la moyenne vallée dans son ensemble, paraît se spécifier pour désigner la partie supérieure de la moyenne vallée, où des petits groupes thaïs, libérés par l'affaiblissement des pouvoirs « chinois » viendraient progressivement s'infiltrer.

L'expansion angkoriennne : XI^e-XII^e siècles

Parallèlement à la reconstitution d'un pouvoir puissant dans la basse vallée

du Mékong sous la férule angkoriennne, mais avec un certain retard, un pouvoir solide se recrée dans le delta du Tonkin avec la dynastie des Li (1010). La moyenne vallée se retrouve ainsi dans une situation analogue à celle de la seconde moitié du VII^e siècle, quand, prise entre deux pôles dynamiques, elle passe néanmoins progressivement sous contrôle du Sud. Amorcée dès la fin du IX^e siècle, la progression angkoriennne commence réellement avec la fin du X^e siècle³⁷.

Avec la restauration, même partielle, même précaire, d'un équilibre unitaire en Chine par les Song renaît dans la diplomatie et l'historiographie chinoises un intérêt pour la Péninsule. Les sources chinoises, combinées aux autres sources narratives (vietnamiennes, etc.) et aux données abondantes de l'archéologie et de l'épigraphie, permettent d'esquisser l'image d'une Indochine centrale où perdurent les autonomies locales, des « nations » aux traditions historiques vivantes, que les Khmers « intègrent » (ou peut-être plus précisément « fédèrent ») à leur Empire. L'expansion khmère culmine à la fin du XII^e siècle où le roi Jayavarman VII revendique une autorité symbolique sur l'ensemble de la basse et de la moyenne vallée du Mékong : outre les rois des deux Champas et celui des Yavanas (Haut Ménam), il déclare en effet requérir pour lui fournir l'eau de ses ablutions rituelles, le roi de Java (Nord Laos).

Dans les faits, la situation locale est plus complexe et la domination khmère sur diverses personnalités politiques et culturelles qui se sont maintenues est fragile. Elle recouvre d'un vernis superficiel des peuples aux passés différents, des courants religieux qui s'affrontent et dont la diversité irréductible demeurera même sous la coloration commune du bouddhisme théravada³⁸. Mais surtout, la présence khmère est incapable de résoudre le problème du glissement et de l'infiltration des populations thaïes qui continuent à descendre depuis les confins yunnanais et chinois vers le delta du Tonkin et les moyennes vallées du Mékong et de la Ménam.

3. La mise en place des Thaïs et la poussée mongolo-chinoise

Cet équilibre sociopolitique, au moins symbolique, se désorganise dans le courant du XIII^e siècle. Il se produit en même temps un double flux, partiellement synchronique, des populations thaïes et de l'administration

³⁷ GROSLIER, Bernard Philippe, « Prospection des sites khmers du Siam » (pp. 32-57), [in] *Coûts et profits en Archéologie*, novembre 1977, Paris, CNRS (CRA, Cahier 1), 1980.

³⁸ Voir nos recherches dans *Péninsule* sur la sociologie historique du monachisme bouddhique en Asie du Sud-Est.

« chinoise » sur la Péninsule. Les Thaïs s'imposent en un peu plus d'un siècle à presque toute la Péninsule, créent de nouveaux États, provoquent l'abaissement des deux grands empires péninsulaires, Pagan à l'Ouest, Angkor à l'Est, et modifient sensiblement la carte ethno-linguistique de la région. La poussée chinoise est à la fois plus tardive, plus limitée dans l'espace et plus brève dans le temps. Elle commence après la conquête mongole du Yunnan et aboutit à la mise en place pour deux siècles d'un dispositif plus ou moins étendu de contrôle indirect des populations péninsulaires.

À la conjonction de ces flux naît dans la moyenne vallée du Mékong le royaume de Lan Sang. Au départ simple commanderie mongole relevant de l'administration provinciale yunnanaise, la chefferie de Luang Prabang, à mesure que la pression chinoise se relâche, prend le contrôle des autres chefferies de la moyenne vallée du Mékong, jusqu'à définir une nouvelle entité politique et culturelle centrée plus en aval sur la région de Vieng Chan. On peut ainsi décomposer ce processus historique.

La poussée des populations thaïes

Les Thaïs, dans leur migration depuis la Chine du Sud, se sont trouvées bloqués par le verrou du Nanzhao. Sans doute, des groupes plus ou moins compacts ont-ils toujours pu descendre les vallées qui s'irradient depuis les hauts plateaux du Yunnan, mais pendant des siècles cela n'a eu aucun résultat politique sensible.

La situation change avec la fin du XII^e siècle. Le Nanzhao n'est plus en mesure d'exercer son contrôle sur l'ensemble du Yunnan et de ses dépendances. Des groupes thaïs de plus en plus denses et de plus en plus puissants échappent ainsi à tout encadrement politique, et à partir du début du XIII^e siècle, commencent à s'organiser en principautés indépendantes à la périphérie du Yunnan. Cette effervescence se propage et de proche en proche, gagne les groupes thaïs de Péninsule, en particulier ceux qui relevaient de la sphère politique angkoriennne. Or c'est précisément l'époque où l'empire khmer commence à perdre son autorité sur ses vassaux et ses capacités de résistance. Certains chefs thaïs en profitent pour s'affirmer et bâtir de petites principautés aux lignes de clivages entre les entités régionales qui sont en train de récupérer leur autonomie passée. Cette insinuation, cette apparition des organisations thaïes demeure cependant presque invisible en zone khmère, car elle respecte souvent une fiction de permanence et de soumission aux autorités traditionnelles.

Ce processus de déplacement de population, de glissement de centres de

gravité sociopolitique, de fluidification des puissances péninsulaires, d'éclosion de petites principautés thaïes de plus en plus cohérentes et dynamiques, se développe tout au long de la première moitié du XIII^e siècle jusqu'au moment où l'irruption mongole³⁹ pose explicitement le problème d'une nouvelle distribution des pouvoirs.

Caractères généraux de la domination mongole

La nouvelle distribution des pouvoirs est assez rapidement résolue et, paradoxalement, d'une manière conservatrice. En effet, le projet politique mongol ne consiste pas tant à conquérir et à administrer un territoire qu'à s'assurer de la soumission des pouvoirs en place par des procédures indirectes utilisant des structures indigènes. Dans son principe, l'expansion mongole se contente de constater les pouvoirs et de les relégitimer à proportion de leur soumission. Cela se traduit sur le terrain par l'édification d'une triple couronne d'organismes politico-administratif dont la dépendance vis-à-vis des Mongols s'amenuise à mesure que l'on s'éloigne des frontières de l'Empire :

- 1) Les zones qu'ils entendent contrôler directement sont transformées en préfectures du Yunnan, avec une administration sur le modèle « chinois ».

- 2) À la périphérie de ces préfectures, s'étend une zone qui se partageait entre la vassalité du Nanzhao et celle des Khmers. Les détenteurs des pouvoirs dans cette zone (petits princes, chefs de bandes tribales, aristocraties locales) sont reconnus par les autorités mongoles à condition d'être intégrés à la hiérarchie civile ou militaire impériale et de se faire contrôler par des « fonctionnaires » sino-mongolisés.

- 3) Ce potentiel humain encadré est utilisé pour faire entrer et maintenir dans une vassalité indirecte les États indianisés de la périphérie de la Péninsule : Champa, Cambodge, Lopburi ...

Par une cascade de délégation de pouvoirs et de contrôles indirects, les Mongols, après avoir intégré le Yunnan à leur Empire, s'assurent ainsi avec économie d'un glacis de principautés où ils ont favorisé la prise en main du pouvoir par des aristocraties thaïes qui gouvernent selon leurs modèles et sous le sceau de leur légitimité. Cela maintient, à la périphérie de leur imperium, la vassalité formelle des vieux états indianisés, les puissants de la

³⁹ Sur l'expansion mongole GROUSSET, René, *Le conquérant du monde, vie de Gengis-khan*, Paris, Albin Michel, 1944, 380 p.-XXIV p. ; LEMERCIER-QUELQUEJAY, Chantal, *La paix mongole, joug tatar ou paix mongole ?*, Paris, Flammarion (Questions d'Histoire), 1970, 124 p. ; SPULER, Bertold, *Les Mongols dans l'histoire*, Paris, Payot (Histoire 44), 1981, 189 p.

veille. Pour consolider la solidité et l'harmonie de ce dispositif, une politique dynastique et familiale est mise en place. Des princesses mongoles sont envoyées épouser les princes locaux dont les dynasties, biologiquement, se « mongolisent ». Les princes héritiers sont, soit confiés directement aux autorités mongoles, soit dispersés dans les états vassaux voisins où ils exercent des fonctions militaires, d'ambassade et de contrôle.

Mais, dans la pratique, ce schéma harmonieux d'occupation douce et de permanence est trompeur. D'une part parce qu'il favorise l'unification de ces éléments turbulents que sont les Thaïs et d'autre part parce que la complexité de la situation originale est évidemment rebelle à cette nouvelle tentative d'harmonisation forcée. La volonté impériale mongole ne parvient qu'à susciter de durables rébellions. Sous l'apparence d'un statu quo sous une autorité éminente et lointaine, la poussée mongole modifie en réalité profondément les ordres anciens, conduisant à un remodelage de plus en plus marqué de la carte politique. Cette poussée peut être décomposée en deux grands mouvements qui, par deux fois, ébranlent la Péninsule.

La première étape de la domination mongole et son échec

Dans un premier temps, la stratégie mongole a consisté à ne s'intéresser directement qu'aux terres « chinoises » en se contentant d'une vassalité formelle des États indianisés du Sud de la Péninsule. Cette première opération peut se diviser en deux phases

Pour tourner l'Empire des Song par le Sud, les Mongols ont commencé et successivement pris le contrôle du Tibet, du Sichuan, du Yunnan puis du Dai Viet (1257). Ils ont maintenu les souverains indigènes en place sous la surveillance de contrôleurs mongols, de manière à pouvoir finir tranquillement la conquête de la Chine. Pendant ce temps là, les petits chefs thaïs, qui gravitaient à la périphérie méridionale du Yunnan en ont profité pour amplifier leur émancipation et fonder des embryons de principautés turbulentes.

Ayant réglé le problème des Song, les Mongols prennent directement en main l'administration yunnanaise (1271), puis entreprennent de pacifier ses dépendances, et enfin de vassaliser les États indianisés plus au sud. Ils commencent à intégrer à la hiérarchie politico-militaire mongole – de manière plus ou moins autoritaire selon la nécessité du moment – les petits chefs de bande thaïs qui manifestaient des velléités d'indépendance : c'est-à-dire qu'ils sont reconnus comme des sortes de « gouverneurs-adjoints » indigènes, laissés libres de s'administrer à leur guise, à condition de servir dans l'armée « mongole ». Une fois les bandes thaïs ainsi pacifiées, les

Mongols entrent alors en campagne et finissent par obtenir la soumission des États indianisés, ce qui s'accompagne souvent d'opérations militaires très destructrices (prise de Pagan en 1287, violentes campagnes au Champa, etc.).

Comme localement les « généraux » thaïs de l'armée « mongole » se retrouvent constituer le pouvoir *de facto*, certains en profitent pour se tailler des fiefs sur les ruines des anciens territoires indianisés. L'un d'eux s'impose dans un immense territoire, celui qu'occupaient les anciennes principautés mônes ou mônisées de la basse et de la moyenne vallée de la Ménam, et de la moyenne vallée du Mékong : Rama Kamhaeng et son fief sera le royaume de Sukhothai. Une fois établi dans ses nouvelles fonctions régaliennes, il entrera *es-qualité* dans la vassalité mongole, au même titre que les anciens royaumes indianisés qui avaient dû d'une manière ou d'une autre, composer avec les Mongols : Champa, Angkor, Lopburi, etc.

La Péninsule ainsi pacifiée, les Mongols stabilisent leur dispositif en édifiant un glacis politico-militaire à la périphérie du Yunnan, sous forme de nouvelles préfectures mongoles qui contrôlent géographiquement les hautes vallées des fleuves et administrativement les « gouverneurs » indigènes thaïs des dépendances du Yunnan (1296). La réaction des petits chefs thaïs est immédiate : à proportion de ce que ces chefferies – qui, comme le Lan-Na de Mangrai sont en train de se transformer en États – ils ne supportent pas la mise en tutelle par une administration « impériale » : des pays shans à la haute région tonkinoise, les Thaïs se révoltent, portant la rébellion jusqu'en plein Yunnan.

La deuxième étape et son succès

Toute l'opération de pacification est donc à recommencer. Cette opération, qui constitue le second temps de la stratégie de domination mongole, est conduite sur des objectifs plus limités, et avec plus de souplesse et de diplomatie, et surtout sur une base indirecte qui inverse le rapport entre élites locales et délégués impériaux.

Si les Mongols commencent par reprendre systématiquement le contrôle des confins yunnanais en réimplantant un jeu complexe de circonscriptions administratives, la responsabilité en est confiée non plus à des administrateurs mongols, mais à des chefs locaux reconnus par l'octroi de titres officiels, comme ceux de *panya* ; des fonctionnaires impériaux, les *ho luang*, leur sont adjoints pour les « conseiller ».

Au-delà de ces territoires qui sont censés relever directement de l'Empire, ils jouent moins la carte d'une vassalité formelle, comme précédemment, que celle d'une alliance d'intérêt avec les factions qu'ils contribuent à installer ou

à soutenir quand elles sont déjà au pouvoir. Les Mongols installent alors un « résident » à la tête d'une « ambassade » étoffée dans les capitales des États concernés. Ces résidents, qui ne sont pas obligatoirement des Mongols, sont sans pouvoir réel, mais ils représentent une présence, une protection lointaine, en tout cas une force de dissuasion.

Ainsi, la *pax tatarica*, après des décennies de ravages, se réimpose aux vallées du Mékong et de la Ménam dans les années 1340 avec la collaboration de plus ou moins bonne grâce des aristocraties thaïes.

4. L'émergence d'une lignée au sein des commissariats sino-mongols

Le clan de Phi Fa et les premières années du thaï mongolisé Fa Ngum

Pour l'illustrer, le cas de Fa Ngum est exemplaire. Prince d'une de ces micro-dynasties de petits aristocrates thaïs devenus *panya* du *Muang Sava* (région de Luang Prabang), il est le représentant d'une de ces très nombreuses familles qui doivent leur élévation à la collaboration à l'entreprise impériale lancée par les Mongols.

Son père, Phi Fa, a été marié à une princesse mongole et intégré à la machine politico-militaire mongole. À ce double titre, il a participé à la pacification de la moyenne vallée du Mékong et s'est trouvé en charge de responsabilités administratives dans la région de That Phanom, secteur névralgique partagé entre les influences mène, cham et khmère. Il est accompagné d'un chapelain adepte du bouddhisme tantrique qui s'occupera de l'éducation de son fils : Fa Ngum. Ce dernier sert à son tour dans l'armée « mongole », puis fait partie du groupe des « résidents » mongols qui s'installent à Angkor après la prise de pouvoir d'un clan favorable aux Mongols vers la fin des années 1330. Il y épouse une princesse khmère dans le cadre de cette politique matrimoniale gérée par les Mongols.

Pendant ce temps, une dynastie dynamique se taille un fief dans la basse vallée de la Ménam, fonde Ayuthia⁴⁰ et reprend à son compte le projet de Rama Kamhaeng : prendre le contrôle de la Péninsule sous le couvert d'une vassalité formelle vis-à-vis des Mongols. Angkor prise (1351), un vaste mouvement de rébellion secoue l'Indochine méridionale. Fa Ngum, qui a pu s'échapper avant la chute d'Angkor, se met à la tête d'une armée

⁴⁰ CHARNVIT KASETSIRI, *The rise of Ayuthia. A history of Siam in the fourteenth and fifteenth centuries*, Kuala Lumpur, Oxford U.P., 1976.

« mongole », composée essentiellement de Khmers⁴¹. Pendant qu'une réaction khmère chasse les envahisseurs et restaure le *statu quo*, il parvient à contenir les révoltes des principautés de la moyenne vallée du Mékong⁴².

L'ascension de Fa Ngum

Fa Ngum, dont les qualités militaires et la fidélité envers les Mongols sont incontestables, est alors investi par ceux-ci de la principauté de Muang Sva, en place de son grand-père qui aurait profité de la situation pour tenter de se dégager de l'emprise mongole. Fa Ngum est alors décoré du titre de *Maharat* (1354), ancien titre yunnanais bien dévalorisé, mais qui témoigne d'une autorité – au moins de principe – sur l'ensemble de la moyenne vallée. Pour les Mongols, qui donc mieux que le presque mongol Fa Ngum, possédant des alliances aussi bien en moyenne vallée qu'à Angkor, aurait été mieux à même de les représenter et de maintenir l'ordre en leur nom ?

Par une politique d'échanges matrimoniaux qui repose sur l'accueil de princesses issues de principautés « vassales » de la moyenne vallée et de l'envoi en retour de frères cadets ou de fils pour les gouverner, Fa Ngum donne à la moyenne vallée l'allure d'une confédération qui n'est pas sans rappeler de vieux modèles môns, et qui atteste la vitalité de consciences difficilement réductibles. Cette confédération constitue une sorte de glacis entre la haute vallée du Mékong tenue par les Mongols et le lointain « allié khmer ». Une habile politique de compromis religieux entre le bouddhisme tantrique favorisé par les Mongols, le bouddhisme de langue pâlie de tradition mône repris par les nouveaux venus Thaïs et par les Khmers, et le culte des génies fonciers, achève de stabiliser la région.

Des Yuans Mongols aux Ming chinois : de Fa Ngum à Thao Un Huan

Mais les années 1360 scellent le destin politique des Mongols. L'Empire craque, aussi bien de l'intérieur par la rébellion des Chinois, qu'à l'extérieur par celle des tributaires : successivement tous les royaumes vassaux, dont Angkor, distendent leurs relations avec les Mongols. Il n'est pas jusqu'à certaines parties du Yunnan qui bientôt ne se révoltent. Les tenants de l'ordre

⁴¹ L'interprétation d'H. n'est pas partagée par LORRILLARD, Michel, « D'Angkor au Lan Xang. Une révision des jugements », *Aséanie* 7, juin 2001, pp. 19-34.

⁴² À propos de cette région de That Phanom et des cycles légendaires qui l'entourent, avec quelques relations avec le mythe de Fa Ngum, le récent ouvrage de ARCHAIMBAULT, Charles, *Contribution à l'étude d'un cycle de légendes lau*, Paris, EFEO (Publication 119), 1980.

mongol, à commencer par Fa Ngum qui doit faire face à une reprise de l'agitation dans les principautés de la moyenne vallée, sont menacés.

Fa Ngum résiste, confie le prince héritier Thao Un Huan aux Yunnanais fidèles et entreprend la lutte contre les factions qui se dressent contre lui, en particulier au nom de l'orthodoxie du bouddhisme de langue pâlie. Pendant une dizaine d'années, pour son compte ou pour celui des Mongols (?), il parvient à maintenir son emprise sur la moyenne vallée. Mais en 1373, avec la consolidation des nouveaux pouvoirs dans la zone, il apparaît qu'il a échoué et il doit s'enfuir au Lan Na où il meurt. La moyenne vallée se refragmente en petites principautés tenues par des aristocraties locales, jalouses de leurs autonomies, sous la surveillance des *ho luang* qui ont fini par se rallier aux Ming.

La débâcle mongole continuant, Thao Un Huan se retrouve libéré quand la nouvelle dynastie chinoise des Ming parvient à faire la conquête du Yunnan en 1382. Le fils de Fa Ngum retourne au Muang Sva où, pour renforcer sa légitimité, il épouse une princesse locale. Il entame alors une politique ambiguë, jouant à la fois la carte des Ming et celle de la résistance à l'emprise chinoise, comme porte-parole des volontés d'autonomie locale. Ainsi, tout en se soumettant aux exigences chinoises en matière administrative, il négocie avec tous ceux qui ne souhaitent pas échanger simplement la vassalité mongole par la vassalité Ming.

C'est pourquoi, dans le même temps où :

- successivement, il fait faire le recensement ordonné par Nankin (d'où lui viendra son surnom de Sam Saen Thai), où il envoie le tribut de 1391, et se plie à la décision impériale de mettre le Muang Sva au rang des Commissariats chinois en 1398, pour solliciter enfin l'investiture comme Commissaire civil et militaire en 1404,

- il multiplie les contacts avec les rebelles au pouvoir chinois, puis tente militairement d'opposer un front commun aux Ming, avec des Shan, Chieng Mai et le Tonkin.

Vers l'institutionnalisation d'une vassalité chinoise ?

Mais la puissance des Ming est telle qu'il n'a d'autre possibilité que de trahir ses anciens alliés en fournissant des contingents militaires aux Chinois qui remettent durement les Tonkinois au pas. Et, après la reconquête chinoise du Dai Viêt en 1407, il n'a plus d'autre choix que de se conduire désormais comme l'avait fait son père avec la précédente dynastie : comme un bon Commissaire. En échange, les Chinois le laissent libre sur la politique intérieure et locale.

Il s'appuie alors sur le bouddhisme de langue pâlie et étend les liens de ses alliances matrimoniales aux diverses principautés de la région ; c'est-à-dire qu'à part la question du bouddhisme, il ne fait que reprendre la politique de son père.

Thao Un Huan meurt en 1416/7. Son fils, Lan Kham Daeng, puis son petit-fils, Thao Phrommathat, lui succèdent, et poursuivent sur la même voie. Tout semble donc indiquer que le Commissariat Ming de Muang Sva est destiné à partager le sort commun des petites principautés qui s'échelonnent à la périphérie du Yunnan depuis des siècles, sans jamais parvenir à constituer une structure politique majeure. Elles vivent d'une vie précaire, partagées entre les souverainetés qui, alternativement, étendent leur ombre sur la région et l'imperium chinois.

5. Redistribution des cartes et gestation du Lan Sang moderne

La conjonction de trois facteurs va cependant permettre qu'une de ces principautés échappe à ce sort commun et en un siècle réunisse les conditions nécessaires à l'édification d'un État puissant : le royaume du Lan Sang. Ces trois facteurs sont :

- 1 . Un désintérêt progressif des Ming pour ce secteur de leur Empire.
- 2. L'impossibilité pour une formule impériale de reprendre corps sur la basse vallée du Mékong (à la différence de ce qui se passe sur la basse vallée de la Ménam)
- 3. Une volonté politique – pour ne pas dire « nationale » – d'unification de la moyenne vallée du Mékong, symétrique de celle rencontrée en Birmanie dans la moyenne vallée de l'Irawady.

Ce mouvement historique peut être décomposé en trois phases :

Le début du désintérêt chinois et la réémergence des vieilles élites locales « matrilinéaires » symbolisées par la « régence » de Maha Devi

L'intérêt que les Ming semblent avoir porté à la région ne paraît pas réellement excéder un souci tactique lié à la période de changement dynastique : une fois reconnus dans toutes les régions qui avaient reconnu les Yuan, les Ming sélectionnent les secteurs qui leur tiennent à cœur et se contentent dans les autres de manifestations de vassalité formelle qui recouvrent une politique de laissez-faire. Cela est très sensible pour la partie orientale de la Péninsule après 1421 quand les Ming transfèrent la capitale impériale à Pékin. Pour des raisons à la fois géopolitiques et économiques, les Chinois ne manifestent plus d'intérêt marqué que pour la route de

Birmanie. La marque la plus visible de cette nouvelle politique est l'évacuation du Tonkin en 1427 où, moyennant une vassalité nominale, ils intronisent un chef de guerre local qui donnera naissance à la dynastie des Lê.

De la même façon, ils entérinent, à partir des années 1430, que le Commissariat de Muang Sva ne soit plus qu'une titulature abandonnée entre les mains des aristocraties locales. En effet, à cette date, le pouvoir semble revenu entre les mains de la faction qui a déjà chassé Fa Ngum, puis qui a contraint son successeur à faire alliance avec elle en épousant une princesse⁴³ de Muang Sva. Cette faction se reconnaît dans une des filles de cette princesse⁴⁴ (également épouse de Sam Saen Thai ?) qui, après avoir éliminé son jeune neveu, le roi Phrommathat, en 1431, assume la régence. Une série de princes est successivement investie pour la sauvegarde des fonctions symboliques attachées à la personne et à la titulature royale, tant vis-à-vis de l'Empire chinois que vis-à-vis des nécessités rituelles indigènes. Il faut en effet toujours un « roi » pour accomplir certains rituels propitiatoires nécessaires à la survie de la communauté. Mais la notion dynastique censément « patrilinéaire » est à ce point vidée de son sens par ces successions accélérées que certains de ces « rois » ne sont même pas des dynastes et n'accèdent – provisoirement – à la fonction royale que grâce à leur connaissance du rituel.

Or le paradoxe est que la résurgence du sentiment « national » au Muang Sva, en réaction contre une dynastie alternativement inféodée aux Mongols et aux Chinois (en tout cas à des pouvoirs centrés sur le Yunnan), et probablement ressentie comme « étrangère » allait, à terme, à l'encontre des intérêts du pays. En pays thaï – ou en voie de thaïsation – le jeu politique moderne repose sur des solidarités dynastiques en lignes masculines. Ainsi l'autorité, le principe de cohésion, qui reposait sur la dynastie de Muang Sva, s'érodait progressivement et l'édifice politico-rituel élaboré par Fa Ngum et reconduit par les Ming, semblait à la veille de se disloquer ; d'autant qu'à la résurgence des autonomies locales s'ajoutaient des pressions extérieures.

⁴³ Sur cette dynamique féminine, TURTON, A., « Matrilineal descent groups and spirit cults of the Thai-Yuan in Northern Thailand », *Journal of the Siam Society* 60, 1972, pp. 217-256 ; DAVIS, Richard B., « Muang Matrifocality », *JSS* 61, 1973, pp. 53-62 ; WIJEWARDENE, Gehan, « Matrilineal or female cults : a problem of Northern Thai ethnography », *Mankind* 11:1, 1977, pp. 19-25 ; HALE, Anne, « A reassessment of Northern Thai matrilineages », *Mankind* 12-2, 1979, pp. 138-150.

⁴⁴ Cette détention *de facto* du pouvoir par des lignées matrilineaires est par ailleurs un phénomène courant en Asie du Sud-Est péninsulaire et se retrouve aussi bien au Cambodge qu'en Birmanie, où, par exemple, les futurs souverains se devaient d'épouser au préalable la fille du roi défunt, en clair à la fille de la « Reine ».

Pendant que les principautés du Sud de la moyenne vallée confortent leur autonomie et tendent à se détacher du Lan Sang pour se constituer comme une alternative méridionale au projet unitaire centré sur le Muang Sva, le jeune Dai Viêt entame une politique de pénétration dans son arrière-pays vers la moyenne vallée du Mékong et entreprend de rattacher, *muang* après *muang*, de plus en plus d'espace lao à son système politique.

La contre réaction « royale » du dernier fils de Sam Saen Thai, Cakkaphat, et la tentative du Dai Viêt

Face à cette dégradation, la réaction vient d'une des marges de la principauté du Muang Sva : la région de Vieng Chan. Le dernier fils de Sam Saen Thai qui y exerce les fonctions de gouverneur et vient d'avoir 23 ans, prend la tête de la révolte contre Maha Devi. Réunissant sur sa personne la fidélité à la dynastie de Fa Ngum, le soutien des puissants clans du Sud et la réaction du personnel politique de Luang Prabang, il entreprend de reconstruire le pouvoir royal. Cela correspond à une nécessité vitale pour le pays car le Dai Viêt, fort de sa nouvelle « indépendance », entend non seulement récupérer les pouvoirs traditionnels des gouverneurs du Tonkin sur la moyenne vallée du Mékong, mais surtout, à proportion du retrait des Ming, à apparaître, de manière implicite, comme l'héritier de principe et le porteparole autorisé des prérogatives de l'autorité impériale chinoise. Et dans cet esprit, la dynastie tonkinoise poursuit méthodiquement sa prise en main des confins laos. À dire vrai cette fièvre impériale suscitée par l'éloignement croissant de la Cour des Ming est également partagée par d'autres :

- D'abord le voisin occidental de Muang Sva : par le Lan Na, dont le roi Tiloka relève, de façon plus conforme aux habitudes indigènes, l'ancien titre de *Maharat*. Il implique par là qu'il entend bien exercer à son niveau les droits éminents de « protecteurs » des Thaïs de la haute région.

- Mais également par Ayuthia qui affirme sa volonté de poursuivre la fonction symbolique éminente qu'assurait la cour d'Angkor...

La réaction du jeune roi du Muang Sva est, pour ne pas demeurer en reste, de revendiquer à son tour un statut éminent en se faisant confirmer et reconfirmer par les Ming auxquels il réclame successivement vêtements d'appareils symboliques, insignes de pouvoirs, diplômes impériaux, etc. Mais, dans le même temps, il ajoute à cette légitimité « chinoise », nécessaire sur un plan international, une légitimité proprement bouddhique, inspirant un modèle « impérial » indigénisé : celui du roi Cakravartin. Il adopte alors le titre royal explicite de *Sainya Cakkaphat Phaen Phaeo* ; et au nom de cette

nouvelle définition de son pouvoir, il entreprend une grande politique qui le conduit :

- 1. Intérieurement, à resserrer son contrôle sur les principautés périphériques du Muang Sva et dont il sait mieux que personne le poids dans la moyenne vallée, et à étendre son regard aux principautés du plateau de Korat par fils interposés.
- 2. Internationalement, à entrer en guerre avec ses voisins, Dai Viêt et Lan Na.

Pendant un temps, malgré des guerres incessantes, Cakkaphat contrôle la situation ; mais l'emprise croissante de son autorité provoque une grave révolte, précisément dans la même région qui s'était soulevée pour le placer sur le trône : dans la région de Vieng Chan. En 1470, le gouverneur Sai Mui entre en dissidence, s'appuyant sur une coalition antichinoise à laquelle participaient les principautés du Sud et le Dai Viêt. L'affaire est apparemment étouffée dans l'œuf, mais les cartes sont abattues et ce n'est pas une soumission formelle du Muang Sva au Dai Viêt du roi Lê Thành Tông (1460-1497), qui suffit à calmer leurs ambitions impériales tenues en échec. D'escarmouches en escarmouches, la situation se dégrade jusqu'à l'invasion de 1478-9 de la moyenne vallée par le Dai Viêt, consécutive des récentes victoires par lesquels les Viêt réussissent à prendre la capitale cham Vijaya (1471) et à vassaliser les Chams⁴⁵.

Les contrôleurs chinois ne peuvent qu'assister impuissants à la conquête des Tonkinois qui instituent leurs propres résidents dans la moyenne vallée. Sainya Cakkaphat, abandonné de tous, le prince héritier tué, doit prendre le chemin de l'exil et se réfugier comme son grand père au Lan Na où il meurt en 1480.

Les conséquences de la reconfiguration : tentatives du Lan Na et d'Ayuthia

Très vite, la tentative des Lê du Tonkin apparaît irréalisable : la population se révolte et il n'est pas jusqu'au Grand Commissaire du Dai Viêt qui ne refuse bientôt d'obéir aux Lê. Et pendant que le Lan Na entreprend de

⁴⁵ Ce soudain expansionnisme du Tonkin nouvellement indépendant à la suite du retrait de l'administration des Ming est à mettre en relation avec son coup de main heureux sur la capitale cham, Vijaya, en 1471. Le roi Lê Thanh Ton s'est alors imaginé qu'il allait pouvoir tirer profit des soucis que les Mongols créaient à la dynastie des Ming pour prendre la tête d'une petite « Chine » en péninsule orientale. Mais la dynastie des Lê, ayant pêché par une telle présomption, elle allait entrer en crise dès le début du XVI^e siècle.

chasser les Vietnamiens, Pékin fait savoir par le gouverneur du Guangxi qu'il n'entend pas tolérer bien longtemps cette situation. Le deuxième fils de Cakkaphat est d'ailleurs tout de suite reconnu par les Chinois qui l'invitent à reprendre sa place au Muang Sva. Aidé par les armées du Lan Na surveillées par les *Ho luang* Ming... il se réinstalle au Muang Sva et y est intronisé. Son frère cadet, Visun, l'est également, comme vice-roi. L'influence du Lan Na est alors prépondérante et laisse supposer qu'à terme le Lan Sang rentrera comme une principauté vassale sous le protectorat du Lan Na « délégué » de l'autorité impériale chinoise en péninsule.

La situation n'est cependant pas aussi claire, car il semble qu'Ayuthia en ait tiré parti pour conforter les volontés d'autonomie des clans antichinois du Sud de la moyenne vallée. Un troisième fils de Cakkaphat, La Saen Thai, aurait été investi sous l'autorité d'Ayuthia. La moyenne vallée aurait été, *de facto* partagée en deux souverainetés, la seconde, celle du Sud, échappant à la vassalité traditionnelle à la Chine. Quoiqu'il en soit, la situation se clarifie d'elle-même en 1486/7 avec la mort du prince Sai. La Saen Thai est alors reconnu roi du Muang Sva. A l'influence du Lan Na succède celle d'Ayuthia qui poursuit dans le même temps une politique d'expansion au détriment du Lan Na. La mainmise d'Ayuthia semble d'ailleurs définitive quand succède à La Saen Thai, en 1496/7, son fils âgé de huit ans.

6. La construction nationale à partir de Visun

La prise du pouvoir par le vice-roi Visun qui rejoue la carte chinoise

Visun, qui est vice-roi depuis les années 1480, a vu la couronne lui échapper par deux fois, en 1486 et 1496 du fait d'Ayuthia. Profitant de la jeunesse du petit roi, il organise un coup d'État en se faisant reconnaître, de manière frauduleuse, Commissaire du Lan Sang par Pékin. Il fait alors abdiquer le jeune roi, qui meurt ainsi que sa sœur dans des conditions mystérieuses. La reine mère n'a d'autre choix que de fuir vers le Sud où elle a régné avec son mari dans les années 1480 et où elle doit compter à la fois sur des fidélités et sur l'aide d'Ayuthia.

Visun devenu roi (1501-1520) parvient néanmoins à étouffer la révolte renouant aussitôt avec la politique « impériale » de son père Cakkaphat à laquelle il donne une soudaine ampleur. Il est vrai que son compétiteur direct, le Dai Viêt est, avec la mort du roi Lê Thanh Tôn (1497), entré en déclin : une crise s'y ouvre dès 1504 et devient endémique à partir de 1510, les Ming réaffirmant leur autorité régionale en investissant en 1515 un nouveau roi du Champa. C'est d'ailleurs l'ensemble du bassin du Mékong (Cambodge et

Laos) qui se reconstruit avec le XVI^e s.

La manipulation compensatoire des symboles fondateurs par Visun

Parmi les instruments de sa politique d'ascension, figure un document à valeur « idéologique », le *Nithan Khun Borom*. Il s'agit d'un « faux patriotique » qu'il fait rédiger sous sa direction – disons vers 1510 –, avec pour fonction essentielle de le légitimer et de justifier sa nouvelle politique : Visun commence, par ce biais, à prendre ses distances avec la Chine ; le Commissariat chinois, l'épisode mongol, etc., bref, tout ce qui pourrait rappeler cet aspect de la dépendance du Lan Sang est soigneusement occulté. Puis il propose de nouveaux signes de légitimation : tout d'abord les rois du Lan Sang, apprend-on, règnent par droit dynastique et par délégation impériale khmère⁴⁶. Ensuite, pourquoi et comment règnent-ils ? Au nom du bouddhisme des Thera dont ils ne sont que les serviteurs ; c'est pour cela que l'on peut les déposer s'ils enfreignent la Loi, mais c'est également pour cela qu'il faut leur obéir quand ils respectent la Loi. Témoignage et symbole de leur autorité « surnaturelle » : la statue du Bouddha dite du Phra Bang⁴⁷, palladium du royaume remis par le roi d'Angkor et installé à Muang Sva⁴⁸.

Il n'est donc plus temps pour les principautés du Sud de discuter leur intégration au Lan Sang et leur soumission au roi de Luang Prabang ; d'ailleurs Fa Ngum, le premier, n'a-t-il pas indiqué la voie ? Les bases du futur royaume sont ainsi posées. Fort d'une telle base ainsi suggérée par H., on peut suivre – avec tous les guillemets imposés par une chronologie hésitante – l'œuvre historique des successeurs de Visun (+1520) qui pourront poursuivre la construction politique.

⁴⁶ Plus d'un demi-millénaire après les événements rapportés, l'idéal « impérial » angkorien conserve toujours au minimum une partie de sa signification, au moins au Cambodge et dans la Thaïlande contemporaine... Il est évident que l'image tutélaire de l'Empire angkorien demeurait extrêmement vivace au début du XVI^e siècle où les Khmers, solidement appuyés sur leur puissante capitale de Longvaëk, étaient en passe de réinvestir le site d'Angkor et de reprendre le terrain perdu sur un Siam qui allait être confronté à la menace birmane.

⁴⁷ Sur cette autre manipulation symbolique qu'a été la construction du Vat Vixun de Louang Phrabang, voir en particulier Thao BOUN SOUK, « Louang Phrabang, 600 ans d'art bouddhique lao », *Bulletin des Amis du Royaume Lao*, 1974, aux pp. 25 sq.

⁴⁸ Notons que le Laos commence par se reconnaître dans une statue bouddhique d'influence mène, réputée donnée par les Khmers, mais rappelant un culte tantrique pratiqué au Nan-zhao.

Les moyens du futur : l'établissement de la royauté à Vieng Chan et l'apogée de la seconde moitié du XVII^e s.

Le décollage politique est assuré par le successeur de Visun, son fils, Phothisarath (1520-1547/8). Il le peut, car la seconde moitié des années 1520 voit la réouverture de la pince qui menaçait le Laos : en 1526, du côté de l'Ouest, c'est l'amorce du déclin du Lan Na, tandis qu'à l'Est, avec la prise du pouvoir au Tonkin du général Mac (1527) qui usurpe le trône de la dynastie des Lê, la frontière tonkinoise se stabilise. Si bien que la capacité de dynamisme du Laos s'avère alors telle que, malgré une reprise de la menace birmane avec le roi Tabinshweti (1531-1550) – qui prend Pégou (1539), et pousse (sans succès) jusqu'à Ayouthya (1548) –, menace qui est la lointaine héritière de celles du Nanzhao, le Laos résiste.

Pour faire face à la reprise de la pression birmane conduite par Bayinnaung dans les années 1550, pression qui après la domination des « principautés shan » voisines de Louang Phrabang conduit à la prise d'Ayouthya (1563), le nouveau roi Setthathirat (1548-1571/2) consolide la position stratégique du Lan Xang, en transférant en 1563 la capitale à Vieng Chan (foyer de bien des intrigues depuis des siècles, mais aussi de bien des résistances). Le Lan Sang, ainsi doté d'un centre géopolitique moderne appuyé sur une base économique substantielle restera à même de s'affirmer, malgré une histoire en dents de scie après la disparition de Setthathirat en 1571 lors d'une campagne militaire en direction du Sud. Lorsque Suligna Vongsa (1637-1694) monte sur le trône et s'y maintient pendant un demi-siècle, le Lan Sang dispose des moyens d'une grande politique et est à même de constituer l'un des plus prestigieux centres politiques et culturels de la Péninsule, rôle qu'il va assumer jusqu'à l'apogée dudit règne.

CONCLUSION

Que l'on puisse discuter bien des aspects de la thèse d'H. n'est pas niabile ; elle met en œuvre tant d'hypothèses que cela n'a rien que de normal. Mais ces réserves sont secondes au regard de l'importance de la démarche. En effet, H. replace l'histoire de la moyenne vallée du Mékong dans un contexte géo-historique global qui revient à considérer l'histoire de la péninsule, non plus seulement depuis le Sud et la Mer, mais également depuis le Nord : les plateaux yunnanais et le monde chinois continental. Probablement parce que l'Orientalisme a été marqué de manière privilégiée par les Occidentaux, inscrit comme la suite logique de cet inventaire du monde entrepris par l'Europe dans les Temps Modernes, et que les Occidentaux sont arrivés en

péninsule par la Mer, la tradition scientifique occidentale a eu tendance à privilégier une analyse de ces pays vus du Sud, projetant l'image d'une barbarie croissante, et d'un retard à entrer dans l'histoire à proportion de la continentalité des espaces étudiés.

Il ne paraît donc pas sans intérêt que la relecture des données ait été effectuée par quelqu'un issu des sociétés du Nord, qui rééquilibre l'approche classique en soulignant la vigueur et la fécondité des relations entre la péninsule et le continent. La vision historique proposée n'est plus celle d'ethnies issues de l'intérieur 'chinois' pour se faire civiliser (= indianiser) en péninsule. Dans cette perspective, l'épisode mongol n'apparaît plus comme un accident, un trop plein imprévu de l'Asie centrale, mais comme l'un des temps d'un cycle d'échange durable entre la péninsule et l'intérieur de l'Asie dont on retrouve déjà les prémisses à la protohistoire.

Pour ce qui est de la moyenne vallée du Mékong, H. suggère ainsi cette grille d'interprétation de temps long. D'une originalité, d'une autonomie géopolitique indiscutable, elle oscille entre deux influences : l'une venue du Sud et l'autre du Nord.

- Pour ce qui est l'influence du Nord, il s'agit, pour parler cursivement, de l'influence 'chinoise', le Laos étant l'un des débouchés spontanés de la Chine méridionale. En cas de défaillance de ce pôle 'chinois', deux pouvoirs locaux latéraux sont susceptibles d'en revendiquer le rôle impérial : le monde tibéto-birman (dont les épisodes du Nanzhao, de la conquête mongole, ou de la pression birmane moderne ont des facettes), d'une part ; et le monde tonkinois, d'autre part.

- Pour ce qui est de l'influence du Sud, elle est, schématiquement, celle des sociétés des basses plaines irriguées, particulièrement des deltas Birmans (Môn), ou de la Ménam (Môn puis Siamois), enfin de la basse vallée du Mékong (les Khmers).

La moyenne vallée du Mékong a ainsi alternativement balancé entre des aptitudes unitaires qui lui font écarter pour un temps les menaces impériales venues du Nord ou du Sud, et une fragmentation qui la soumet au pouvoir de ceux qui tiennent tel ou tel point de sa périphérie. N'est-il pas intéressant de relire à l'aide de cette grille proposée par un historien du moyen âge lao, les deux derniers siècles de l'histoire de cette partie de la péninsule, voire les événements contemporains qui s'y déroulent ?

TABLE DES MATIÈRES
de la présente note documentaire

I. LE PROJET SCIENTIFIQUE D'HOSHINO	188
1. L'objet explicite de la recherche	188
<i>Un projet non directement historique mais techniquement chronologique</i>	188
<i>Risques d'un tel exposé et les deux faces de sa justification</i>	189
<i>Étapes de l'historiographie relative au Laos et positionnement d'Hoshino</i>	191
2. Problématique implicite	192
<i>De la restauration technique de forme au repérage d'un problème de fond</i>	192
<i>Intérêt et limites d'un décryptage anthropologique</i>	195
<i>Analyse historique et identification de la falsification du Nithan Khun Borom</i>	195
<i>La réanalyse corrélative des faits</i>	196
3. Plan du Mémoire	197
<i>La logique globale de la démarche</i>	197
<i>Plan analytique des huit chapitres du Mémoire</i>	198
<i>Limites et acquis autorisant à aller plus loin</i>	200
II. L'HISTOIRE SUGGÉRÉE	200
1. Les premiers temps	201
2. Le temps des royaumes mônisés	202
<i>Le Java (de Terre) et le « rayonnement » chinois des VII^e & VIII^e siècles</i>	202
<i>La mise en place du relais du Yunnan (VIII^e siècle)</i>	204
<i>Partage, libération (IX^e siècle) et émergence des Angkoriens</i>	205
<i>L'épanouissement du X^e siècle : l'indépendance de la moyenne vallée</i>	206
<i>L'expansion angkoriennne : XI^e-XII^e siècle</i>	206
3. La mise en place des Thais et la poussée mongolo-chinoise	207
<i>La poussée des populations thaïes</i>	208
<i>Caractères généraux de la domination mongole</i>	209
<i>La première étape de la domination mongole et son échec</i>	210
<i>La deuxième étape et son succès</i>	211
4. L'émergence d'une lignée au sein des commissariats sino-mongols	212
<i>Le clan de Phi Fa et les premières années du thai mongolisé Fa Ngum</i>	212
<i>L'ascension de Fa Ngum</i>	213
<i>Des Yuans Mongols aux Ming chinois : de Fa Ngum à Thao Un Huan</i>	213
5. Redistribution des cartes et gestation du Lan Sang moderne	215
<i>Le début du désintérêt chinois et la réémergence des vieilles élites locales</i> <i>« matrilineaires » symbolisées par la « régence » de Maha Devi</i>	215
<i>La contre réaction « royale » du dernier fils de Sam Saen Thai, Cakkaphat, et</i> <i>la tentative du Dai Viêt</i>	217
<i>Les conséquences de la reconfiguration : tentatives du Lan Na et d'Ayuthia</i>	218

6. La construction nationale à partir de Visun	219
<i>La prise du pouvoir par le vice-roi Visun qui rejoue la carte chinoise</i>	219
<i>La manipulation compensatoire des symboles fondateurs par Visun</i>	220
<i>Les moyens du futur : l'établissement de la royauté à Vieng Chan et l'apogée de la seconde moitié du XVII^e s.</i>	221
CONCLUSION	221